

monde a surgi de deux paroles : « allez, enseignez toutes les nations » ; et encore : « Je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ».

O Christ Jésus, mon Sauveur et mon Maître, vous êtes Dieu !

### Note A

*(se rapportant à la page 77)*

Les fondements du temple furent jetés 1,008 ans avant Jésus-Christ, et il fut achevé au bout de sept ans.

La plate-forme sur laquelle le temple était bâti avait 600 coudées sur chaque côté. Tout cet espace était environné d'une muraille haute de six coudées et large d'autant. De chaque côté, un magnifique portique donnait entrée dans la première enceinte, qui était le parvis des gentils, destiné aux étrangers et aux Juifs impurs. Plus loin était le parvis d'Israël : c'est là que se tenait le peuple pendant les sacrifices et les prières. Cet espace était entouré de galeries et de colonnades.

Le troisième était le parvis des prêtres : c'était là qu'ils exerçaient leurs fonctions. Le temple venait ensuite. Il était en pierre, et avait soixante et dix coudées de long de l'est à l'ouest, vingt coudées de large et trente de hauteur. Il était divisé en trois parties, le vestibule, le saint et le sanctuaire. Deux fois par jour un prêtre entrait dans le saint pour y offrir l'encens ; le sanctuaire n'était accessible qu'au grand prêtre une fois par an : c'est là que se trouvait l'Arche sous les ailes des chérubins.

Les objets sacrés se trouvaient dans les autres parties du temple.

Dans ces immenses édifices, on voyait avec profusion des lambris et des sculptures en bois de cèdre, des pavés en marbre ; il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or, et la beauté du travail égalait partout la richesse de la matière.



La dédicace en fut célébrée pendant sept jours, et tout le peuple fut convié à cette fête solennelle : cent-vingt mille brebis et vingt-deux mille bœufs furent offerts en sacrifice.

Saint Jean Chrysostome a fait voir que le temple de Salomon était la représentation de l'univers avec celle de toutes les choses visibles et invisibles. On y voyait en figure le ciel, la terre et la mer, le soleil et la lune, les sept planètes, les douze signes du zodiaque, les deux hémisphères et les équinoxes, les quatre éléments, les mois et les jours de l'année. Le grand prêtre, avec tous ses vêtements symboliques, apparaissait au milieu de cet univers comme le digne représentant du Créateur.

420 ans après que Salomon eut jeté les fondements de ce temple, il fut réduit en cendres par Nabuchodonosor, 528 ans avant Jésus-Christ.

Les Juifs l'avaient profané, et ils avaient élevé des idoles jusque dans le sanctuaire ; dans la maison de Dieu, des femmes, logées dans les appartements du temple, tissaient des voiles pour couvrir les mystères de débauche qui souillaient le lieu saint dans la célébration des fêtes d'Adonis ; auprès de la principale entrée, il y avait des chevaux et un char, emblème du soleil, et qui lui étaient consacrés ; jusque dans les souterrains du temple on trouvait les anciens d'Israël eux-mêmes qui allaient y adorer le soleil levant ; les prophètes étaient mis à mort, l'idolâtrie et la corruption s'étendaient sur toute la terre.

Alors Jérémie fit entendre sa voix à ce peuple prévaricateur.

« Écoutez, dit-il, écoutez la parole de Jéhova, rois de Juda et habitants de Jérusalem : voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Je vais amener sur

ce lieu des maux tels que les oreilles tinteront à qui-conque les entendra ».

Le Temple détruit par les Assyriens fut rebâti après la captivité, mais avec bien moins de magnificence.

Les fils de la captivité se mirent donc en route, sous la conduite de Zorobabel, pour retourner à Jérusalem et dans Juda ; ils étaient au nombre de 42,360 avec 7,337 serviteurs et servantes, et parmi eux, 200 chanteurs et chanteuses destinés au temple. Ils mirent quatre mois à faire un voyage de trois cents lieues.

Quand ils furent dans la ville sainte, les chefs de famille firent des dons volontaires pour édifier la maison de Dieu ; ils donnèrent 61,000 drachmes d'or, 5,000 mines d'argent, et cent robes sacerdotales. (I Esd., II, 69).

En attendant qu'ils pussent construire le nouveau temple, ils bâtirent un autel pour y offrir des holocaustes. Puis, selon les ordres de Cyrus, ils donnèrent de l'argent aux tailleurs de pierre et aux maçons, et du froment, du vin et de l'huile aux habitants de Sidon et de Tyr pour apporter des bois de cèdre du Liban à la mer de Joppé.

Quand le temple fut bâti, les prêtres et le peuple s'y rendirent avec des instruments et chantèrent des hymnes ; mais les anciens, qui avaient vu le temple de Salomon, pleuraient avec de grands cris ; et l'on ne pouvait distinguer la voix de ceux qui se réjouissaient de la voix de ceux qui pleuraient.

Au temps de Jésus-Christ, Hérode, pour gagner en popularité, redonna au temple une splendeur et des agrandissements de toute richesse.

Il employa dix mille ouvriers à ces travaux ; mille prêtres, ayant été instruits dans l'art de tailler les pierres et de travailler le bois, bâtirent le sanctuaire, où les



ouvriers ne pouvaient pas pénétrer ; mille chariots amenaient les matériaux.

L'esplanade du temple fut encore agrandie ; selon Joseph, elle fut doublée du côté du sud. Le temple de Salomon avait occupé le milieu de l'enceinte sacrée, telle qu'elle était alors ; tandis que celui d'Hérode, bien que bâti à la même place, se trouvait beaucoup plus rapproché de la limite du nord que de celle du sud. Comme la partie de l'esplanade ajoutée avait une forte déclivité vers le sud, il fallut construire d'immenses galeries souterraines pour maintenir le niveau du terrain. Les piliers qui soutiennent ces voûtes colossales attestent encore aujourd'hui la haute antiquité de leur origine.

Huit portes donnaient accès dans l'enceinte sacrée.

Une seule s'ouvrait au nord, où un fossé profond terminait de ce côté la grande enceinte.

Il y avait quatre portes au couchant : une porte conduisait par un pont dans le palais royal ; deux autres conduisaient dans la ville basse, et la quatrième par un escalier souterrain dans la vallée Tyropéon, puis sur le mont Sion par un escalier opposé.

Les deux portes du sud conduisaient vers la vallée de Siloam par des escaliers souterrains, en partie taillés dans le roc.

La porte orientale, en face du temple, s'ouvrait vers la vallée de Josaphat ; elle existe encore aujourd'hui, mais elle est murée : c'est la porte Dorée.

On entrait dans le temple par neuf portes, dont une seule était à l'est, la Belle Porte (*Porta Speciosa*) ; il en est fait mention dans les *Actes des Apôtres* à l'occasion de la guérison du boiteux par Pierre et Jean. (*Actes*, III, 2).

Les pierres du temple étaient de la plus grande dimen-

sion : elles avaient jusqu'à quarante coudées de long. Ce sont là les pierres dont il est question dans l'Évangile et qui ne devaient pas rester l'une sur l'autre. Ces pierres étaient liées ensemble avec du fer et du plomb. Les colonnes qui ornaient les portiques étaient si grandes, qu'à peine trois hommes pouvaient les embrasser ; il y en avait cent soixante-deux : il avait fallu quarante-six ans pour achever tous ces travaux. (Jean, II, 20). Monseigneur Mislin, *Les Lieux Saints*).



### Note B

(se rapportant à la page 102)

Les livres saints font si souvent allusion aux fêtes nuptiales, qu'il suffit d'en rapprocher les témoignages<sup>1</sup>.

L'épouse se préparait soigneusement à ce grand jour. Baignée dès la veille<sup>2</sup>, elle répandait sur elle les parfums en telle profusion, que Salomon la compare, enveloppée de ses longs voiles, à un nuage d'encens flottant sur la terre<sup>3</sup>. Signe distinctif de la fiancée, ces voiles couvraient non seulement la tête, mais tout le corps<sup>4</sup>, et cachaient aux regards la blanche robe brodée d'or<sup>5</sup>, les bijoux<sup>6</sup>, la ceinture de la vierge que l'époux seul devait délier<sup>7</sup>, et la couronne de myrte qui ceignait son front<sup>8</sup>.

Ainsi parée de la main de ses amies, la jeune fille attendait l'arrivée du cortège. Près d'elle veillaient le paranymphe et dix vierges qui devaient l'accompagner la lampe à la main. C'était à une heure avancée que retentissait le cri : « Voici l'époux, sortez au-devant de lui<sup>9</sup> ! » Dans ces belles nuits d'Orient qui disputent avec

<sup>1</sup> Bien que le serment des époux (Ezech., XVI, 8; Mal., II, 14) et la bénédiction qu'ils recevaient (Gen., XXIV, 60; Ruth., IV, 10; Tob., VII, 15) donnassent au mariage son caractère sacré, l'éclat de la procession nuptiale était tel, que cette dernière cérémonie passait pour la partie principale des noces juives.

<sup>2</sup> Ruth., III, 3; Ezech., XXIII, 40.

<sup>3</sup> Cant., III, 6.

<sup>4</sup> Gen., XXIV, 63; XXXVIII, 14.

<sup>5</sup> Apoc., XIX, 8; Psalm., XLIV, 10, 14.

<sup>6</sup> Is., XLIX, 18; LXI, 10; Apoc., XXI, 2.

<sup>7</sup> Jer., II, 32.

<sup>8</sup> *Ketoubot*, II, 1.

<sup>9</sup> Matt., XXV, 6.

nos jours d'éclat et de douceur, la procession s'avancait conduite par une troupe de chanteurs qui mêlaient leur voix au son des flûtes et des tambourins<sup>1</sup>. Derrière eux venait l'époux richement vêtu, le front ceint d'un turban doré qu'entouraient des guirlandes de myrte et de rose. Autour de lui dix amis, appelés « Fils de l'époux<sup>2</sup> », tenaient en main des rameaux de palmier<sup>3</sup>; les parents l'escortaient portant des torches allumées<sup>4</sup>, et les filles d'Israël le saluaient de leurs acclamations<sup>5</sup>. L'époux avec ses compagnons pénétrait dans la demeure de la jeune fille, et la prenant par la main l'amena jusqu'au seuil : là, il recevait les tables de pierre où le douaire était inscrit<sup>6</sup>, et la suite des conviés reprenait sa marche vers la maison du fiancé.

Un repas y était préparé<sup>7</sup> qui durait de longues heures, égayé par des énigmes et d'autres jeux. (Fouard, *Vie de N. S. Jésus-Christ*).

<sup>1</sup> Gen., XXXI, 27; Jer., VII, 34; XVI, 9; I Mac., IX, 39.

<sup>2</sup> Jud., XIV, 11; Matt., IX, 15.

<sup>3</sup> *Ketoubot*, 16, 17; *Sabbath*, 110 a; *Sota* 49 b.

<sup>4</sup> Matt., XXV, 7.

<sup>5</sup> Cant., III, 11; Psalm., XLIV, 15. — *Ketoubot*, 15 b.

<sup>6</sup> *Ketoubot*, 1, 2.

<sup>7</sup> Matt., XXII, 1-10; Luc., XIV, 8; Joan., II, 2.



### Note C

(se rapportant à la page 112)

*Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei.* Son avènement fut la réhabilitation du pauvre. Des hommes qui n'attaquent le christianisme que parce qu'ils ne le comprennent pas, se sont scandalisés de cet avènement d'un Dieu dans l'humiliation et l'indigence. Mes frères, ce scandale ne fait pas plus d'honneur à leur intelligence qu'à leur foi. Et certes, il suffit d'un peu de réflexion pour voir que la pauvreté et l'abaissement d'un Dieu, eussent-ils été inutiles à la réparation de l'homme déchu par le péché, auraient encore été nécessaires dans l'ordre de la société, pour la consolation de l'homme malheureux. Oui, il fallait un Dieu souffrant et un Dieu pauvre ! Savez-vous pourquoi ? C'est que Dieu ne venait pas seulement pour les riches, il venait pour tous les hommes. Et qu'est-ce donc que le genre humain ? (Car dans cette immensité les riches disparaissent comme dans l'océan les fleuves). Qu'est-ce donc que le genre humain, sinon l'immense collection des pauvres et des misérables ?

Et voyez, en effet, comme dans la crèche de Bethléem, double berceau de la rédemption surnaturelle de l'homme et de la vraie civilisation des sociétés humaines, voyez comme les abaissements de J.-C. relèvent et ennoblissent à jamais l'humanité ! Celui qui était riche, dit excellemment saint Paul, s'est fait pauvre, et voilà la pauvreté tirée dès lors de son antique opprobre, consacrée dans la personne d'un Dieu, et par là même divinisée. Désormais le pauvre n'a plus à rougir de son indigence. L'inégalité des conditions a cessé, ou plutôt

elle existe encore ; mais sur un plan nouveau où tout est ravi au riche, où tout est donné au pauvre. Car, si du côté du riche se trouvent la puissance, la fortune et les plaisirs, du côté du pauvre, mes frères, il y a bien plus, infiniment plus que tout cela : il y a un Dieu, il y a Jésus-Christ.

Après avoir honoré la condition du pauvre, et dans sa personne divine et dans son Eglise, que peut faire de plus le Fils de Dieu ? Rien, ce semble, et toutefois ce n'est là que le préparatif d'un dessein plus grand encore. Non, pour Notre-Seigneur, ce n'est pas assez de tant de prérogatives accordées aux pauvres, il veut que désormais ils soient honorés à l'égal de lui-même ; il veut leur créer, non plus seulement des titres à la considération et au respect, mais le dirai-je ? des titres à un culte, et à une sorte d'adoration. Et pour cela, il fait de leur condition comme un sacrement ineffable dans lequel il se révèle sensiblement à nous jusqu'à la fin des temps. Oh ! que le pauvre est grand dans cette économie de la charité catholique ! Il est le représentant visible des souffrances de J.-C., comme le prêtre est le représentant visible de sa puissance rédemptrice. Le prêtre parle : c'est J.-C. qui parle. Le prêtre absout : c'est J.-C. qui absout. Le prêtre prie et consacre : c'est J.-C. qui prie et consacre. Le pauvre pleure : c'est J.-C. qui pleure. Le pauvre a faim : c'est J.-C. qui a faim. Le pauvre mendie : c'est J.-C. qui mendie.

Oui, le pauvre, c'est J.-C. et, de peur que cette transformation ne restât une idée stérile, et dès lors, ne fût plus qu'une chimère, J.-C. en a tiré lui-même la conséquence pratique. En mettant dans le pauvre sa dignité il a voulu mettre en lui sa puissance. Il connaissait l'homme et les instincts de son cœur ; il savait que la



dignité a peu de courtisans, lorsqu'elle est séparée de la puissance, et que ce n'est que la dignité solitaire du malheur. Il a donc voulu soutenir notre foi par l'intérêt ; pour créer un culte à la pauvreté, il a fait le pauvre tout-puissant. Le pauvre, dit excellemment saint Chrysostome, c'est le trésorier du ciel ; ce que J.-C. donne, le pauvre le donne. J.-C. donne la vérité, le pauvre donne la vérité. J.-C. donne la grâce, le pauvre donne la grâce ; J.-C. donne le ciel, le pauvre donne le ciel ; car la foi, la grâce, le salut éternel, qui ne sait que tout cela est promis à l'aumône chrétienne ? Ainsi voilà le pauvre assuré des hommages de ses semblables. L'homme ira à lui avec respect, puisqu'il tient en ses mains tout ce dont l'homme a besoin. Le voilà vraiment divinisé, puisqu'il donne ce qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de donner. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que cette idée si étrange, cette idée si élevée au-dessus des sens et de la raison, cette idée qui heurtait si violemment tous les préjugés de l'opinion et de l'orgueil, est entrée si avant dans la société humaine qu'elle en a changé toutes les idées, tous les sentiments, tous les rapports.

Le pauvre sera toujours confié à la sollicitude et à la charité du riche ; mais J.-C. lui créera de nouveaux droits en lui transportant tous les siens et par là, il triomphera de l'insensibilité du riche, et fera taire les blasphèmes du pauvre. Et quel est le riche, à moins qu'il n'ait fait mourir en lui-même les derniers germes de la foi, quel est le riche qui pourra repousser le pauvre, lorsque J.-C. vient, par son organe, implorer sa pitié et mendier son aumône ? Lorsqu'un Dieu se présente à lui sous les livrées de la misère et de la douleur, et semble lui dire : c'est moi qui suis votre Créateur et vous n'avez rien qui ne soit un don de ma bonté ; c'est

moi qui suis votre Rédempteur, et c'est pour votre salut que je suis descendu aux extrémités de l'humiliation et de l'indigence : c'est moi encore qui veux être votre Rémunérateur et votre félicité dans une vie qui n'aura point de terme. En reconnaissance de ce que j'ai souffert pour vous, ne prendrez-vous pas pitié de ce que je souffre dans vos frères ? En échange de ce que je vous ai donné, et en retour de ce que je vous promets, me refuserez-vous une part dans vos richesses qui sont mes bienfaits, et un léger tribut sur votre opulence qui est mon ouvrage ? Ainsi, tous les désordres des passions humaines sont réparés. Attendris à l'aspect et à la voix de leur Dieu, présent dans le pauvre, les riches donneront et se sanctifieront par le détachement et la générosité. Résignés dans leur misère, à l'exemple du Dieu qu'ils représentent, les pauvres iront à la vertu par l'humilité et par la patience. Les riches imiteront le Père, Créateur de toutes choses, qui possède tout et qui met sa gloire à donner. (De Place, *Jésus-Christ*).



### Note D

(se rapportant à la page 135)

I. — Le rapport des paroles qu'on lit dans saint Jean, et de celle de l'institution est visible : là *manger* ; et ici *manger* : là *boire* ; et ici *boire* ; là *la chair* ; et ici *la chair* ; ou ce qui est la même chose, *le corps* : là *le sang* : ici *le sang* : là *le manger et le boire, la chair et le sang* séparément ; et ici la même chose. Si cela ne fait pas voir précisément que tout cela n'est qu'un seul et même mystère une seule et même vérité, il n'y a plus d'analogie ni de convenance ; il n'y a plus de rapport ni de suite dans notre foi, ni dans les paroles et actions du Sauveur. Mais si le manger et le boire de saint Jean est le manger et le boire de l'institution ; donc en saint Jean, c'est un manger et un boire par la bouche ; puisque dans l'institution visiblement c'en est un de cette nature. Si la chair et le sang, dont il est parlé en saint Jean, n'est pas la chair et le sang en esprit et en figure, mais la chair véritable et le sang véritable, en leur propre et naturelle substance, il en est de même dans l'institution : et l'on ne peut non plus interpréter : *Ceci est mon corps* : *ceci est mon sang*, d'un corps en figure, d'un sang en figure ; que dans saint Jean : *Si vous ne mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang*, de la figure de l'un et de l'autre. Or, qui pourroit seulement songer que Jésus-Christ ait voulu dire : *Si vous ne mangez ma chair en figure, et mon sang de même, il n'y a point de vie pour vous* : et, *ma chair en figure est vraiment viande ; et mon sang en figure est vraiment breuvage* ; et ainsi du reste ? cela serait ainsi. Il ne l'est donc pas moins de

dire que *Ceci est mon corps* : *Ceci est mon sang* ; ne soit pas la vérité ; mais la figure de l'un et de l'autre.

Vous dites que souvent, dans l'Écriture, *manger*, c'est croire ; *boire*, c'est croire ; et que c'est là le manger et le boire dont il est parlé dans saint Jean. Mais puisque manger et boire à la fois c'est la même chose ; Jésus-Christ ne se seroit pas arrêté jusqu'à quatre fois répétées à distinguer le manger d'avec le boire, ni la viande d'avec le breuvage, s'il n'avoit pas regardé à autre chose. Visiblement donc il a regardé aux paroles de l'institution, où manger, c'est prendre par la bouche ; où boire, c'est boire dans une coupe et en avaler la liqueur. Ainsi, quoi qu'il en soit des autres passages, où manger et boire, c'est croire ; dans l'endroit que nous méditons, il n'est plus permis de dire que le manger et le boire soit un manger, et un boire impropre et allégorique, ni autre chose qu'un manger et un boire véritable et proprement dit, un manger et un boire par la bouche du corps.

Je le crois ainsi, mon Sauveur ! *si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang* : c'est-à-dire si vous n'obéissez à cette parole : *Prenez, mangez : Ceci est mon corps ; Buvez : Ceci est mon sang* : et il n'y a d'autre différence entre ces paroles, sinon que par l'une vous promettez, dans l'autre vous donnez ; dans l'une vous préparez, dans l'autre vous instituez ; dans l'une vous vous étendez davantage sur le fruit, dans l'autre vous vous attachez plus précisément à exposer la chose même. Mais partout, c'est le même corps, le même sang, reçu de la même manière, et toujours pour la même fin, qui est de s'unir substance à substance, à la chair et au sang que vous avez pris.

Quel est le vrai effet, et la chose, pour ainsi parler, de ce sacrement ? Être incorporé à Jésus-Christ : lui être



parfaitement uni selon le corps et selon l'esprit : être avec lui une même chair et un même esprit, par la consommation de ce chaste mariage : être de ses os et de sa chair, comme une épouse fidèle ; mais être aussi de son esprit, en sorte qu'il jouisse, tout ensemble de notre corps, de notre esprit, de notre amour, comme nous jouissons du sien : en un mot, être le corps de Jésus-Christ, lui être uni membre à membre, comme les membres sont unis entre eux, comme tous le sont au chef, et cela pour toujours, sans jamais être en division ni en froideur, ni avec lui, ni avec aucun de ses membres ; parce qu'il veut non seulement venir en nous, mais y demeurer. Il ne s'unit qu'à regret et à contre-cœur à ceux qu'il voit désunis dans la suite et jusqu'à la fin : il ne les répute pas siens, de cette manière secrète et permanente, dont il veut qu'on soit des siens : autrement son disciple bien-aimé dira : *Ils étoient au milieu de nous : ils en sont sortis : mais ils n'étoient point des nôtres* : et pourquoi ? Parce que *s'ils avoient été des nôtres : ils seroient demeurés avec nous. Qui me mange demeure en moi, et moi en lui* : et qui n'y demeure pas, ne me mange pas comme il faut.

En effet, qu'avons-nous dans l'eucharistie, qu'y avons-nous en substance, si ce n'est celui qui fait la félicité des bienheureux ? C'est la même chose, la même substance ; et il n'y a qu'à ôter le voile. Seigneur, ôtez ce voile ; percez ce nuage : que me restera-t-il entre les mains et devant les yeux, sinon cet objet qui fera ma béatitude ? N'ai-je pas déjà cet objet dans votre corps ? Dans le corps de Jésus-Christ n'ai-je pas son âme ? N'ai-je pas toute sa personne, et dans sa personne celui qui *y habite corporellement avec une entière plénitude*, c'est-à-dire, le Verbe divin : et dans ce Verbe, n'ai-je

pas son Père ? et n'a-t-il pas dit la vérité ; quand il a dit : *Qui me voit, voit mon Père*. J'ai donc tout. Que me reste-t-il à désirer, sinon de voir ce que je tiens, de percer le voile, de voir clairement et par une manifeste vision ce que je sais bien que j'ai, mais ce que je ne vois pas ? Mais il n'y a qu'à demeurer en lui : car ainsi il demeurera en nous. Et il ne demande qu'à être vu, qu'à être parfaitement possédé, qu'à jouir parfaitement de nous en nous donnant tous ses biens et lui-même pour en jouir ; enfin à être connu comme il connoit : c'est-à-dire, à être connu clairement, vivement, éternellement, sans obscurité, au-dessus de toute vision. Voilà le fruit, la vérité, l'entière consommation du mystère de l'eucharistie.

II. — Mais quoi ? Nous faudra-t-il dévorer sa chair, ou vive, ou morte, en sa propre espèce et nature ? Et puisqu'il faut que son sang nous soit aussi bien donné à boire, que sa chair à manger ; afin que donné ainsi, il nous soit en gage que c'est pour la rémission de nos péchés qu'il a été répandu ; faudra-t-il avaler ce sang en sa propre forme ? A Dieu ne plaise. Dieu a trouvé le moyen, que sans rien perdre de la substance de son corps et de son sang, nous les prissions seulement d'une manière différente de celle dont ils sont naturellement exposés à nos sens. Par ce moyen, nous avons toute la substance de l'un et de l'autre ; et Dieu, en nous les donnant dans une forme étrangère, nous sauve l'horreur de manger de la chair humaine, et de boire du sang humain, en leur propre forme.

Et comment a-t-il fait cela ? Il a pris du pain, et il a dit : *Ceci est mon corps*, mon vrai corps, mais sous la figure du pain ; il a pris une coupe pleine de vin, et il a